

TRANSFUGE

LITTÉRATURE & CINÉMA

M 09254 - 44 - F: 6,90 €



\#51\09-2011\6,90 €

Eric Reinhardt
l'écrivain

de la **rentrée littéraire**

Et aussi : Dimitri Bortnikov, François Beaune, Éric Laurent, Céline Minard, Charles Dantzig, Robert Menasse, Haruki Murakami, David Grossman, Alessandro Piperno ...

LES OUTSIDERS

DIMITRI BORTNIKOV

« *Je sens la douleur et je vis avec elle* »

Dimitri Bortnikov est hanté par la mort et la souffrance.

Dans **Repas des morts**, le Russe invoque ses proches décédés et les ressuscite dans une langue radicale et violente, proche de Céline. Le livre coup de poing de la rentrée.

Propos recueillis par **Sophie Pujas** / illustration **François Suptiot** pour Transfuge

DIRE LES MORTS, le deuil et la nuit, au fil d'une ballade flamboyante auprès de ses propres fantômes. Le narrateur de *Repas de morts*, de Dimitri Bortnikov, remonte le temps et revisite ses disparus. Ses parents, sa grand-mère, quelques êtres de rencontres aussitôt perdus. « *Vous tous... Mes morts. Ça déboule dans ma tête. Vous êtes tous venus.* » Il questionne avec mélancolie les pouvoirs orphiques de l'écriture, et explore les voies du chagrin avec une rare âpreté : « *Je dis – ceux que j'aime meurent. Ceux qui me sont indifférents vivent éternellement.* »

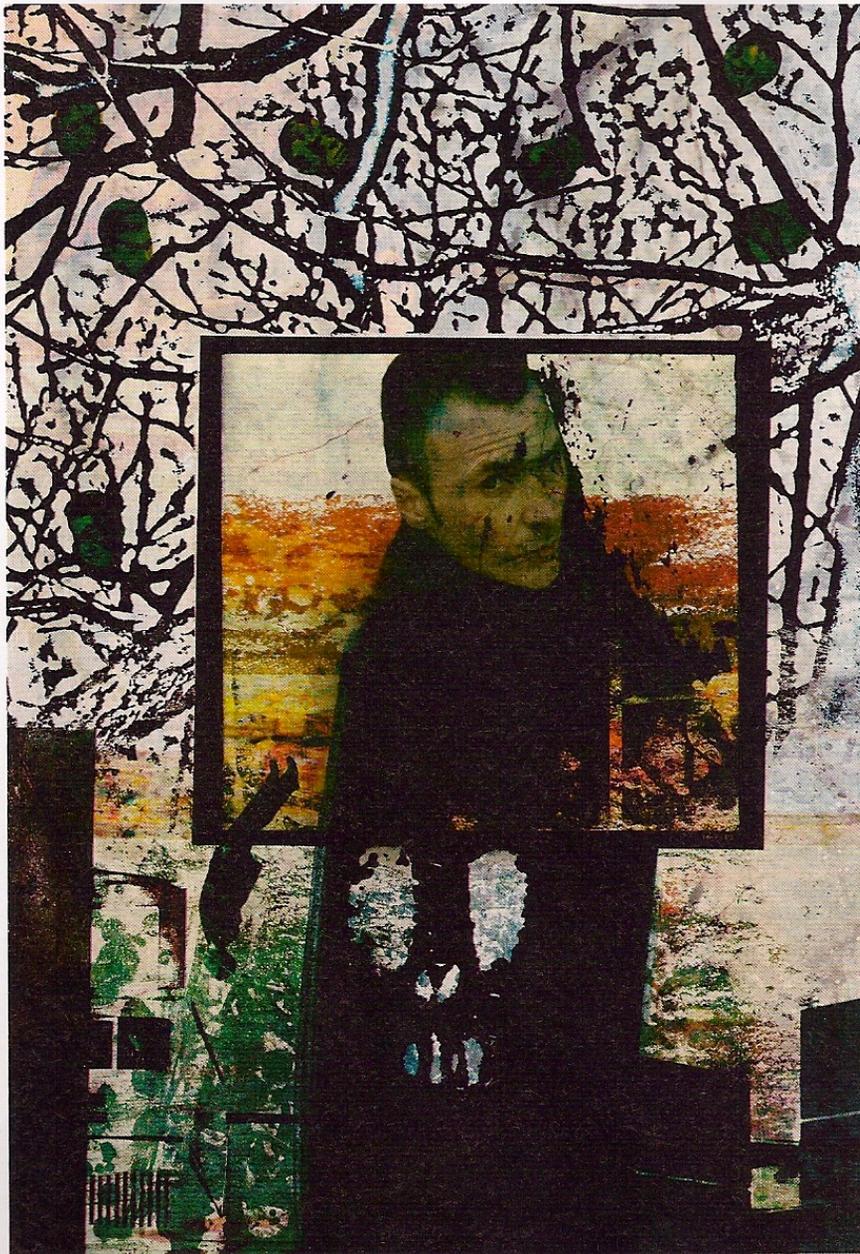
Mais cette traversée du miroir de l'existence est aussi un livre d'une prodigieuse énergie. Affamé de vie, le narrateur la traque dans ces présents éphémères que sont les corps des femmes, la grâce d'une aventure amoureuse ou le sourire de son fils. « *Il n'y a pas de mystère. S'il y en a – c'est la légèreté d'aimer et de mourir.* » Au fil des pages, affleure l'éclat d'un humour aux reflets sombres, rehaussé de cette discrète forme d'autodérision pratiquée par l'auteur vis-à-vis de son alter ego de papier. « *La tragédie ? Rien à foutre* », écrivait déjà Dimitri Bortnikov dans *Le Syndrome de Fritz*, son précédent roman. « *Je ris ? Peut-être* », renchérit-il ici.

Russe installé en France depuis plusieurs années, il écrit pour la première fois dans la langue de son pays d'exil.

Il la dynamite, l'épure et la réinvente avec une audace éblouissante. À coups de fulgurances et d'épiphanies intimes, il signe un livre de moraliste à la compassion désespérée, proche du Céline du *Voyage au bout de la nuit* – qu'il n'a pas lu. Sèche, acérée, la phrase s'offre parfois les alanguissements rêveurs d'aphorismes mélancoliques. « *Aimer ceux qui sont morts c'est une chose. Ne pas mépriser les vivants – est une autre.* » Avec sa prose à couper le souffle et sa beauté enténébrée, *Repas de morts* est de l'ordre de l'uppercut littéraire. Radical, exaltant, un bonheur de lecture d'une rare intensité.



REPAS DE MORTS
ÉDITIONS ALLIA
188 p., 9 €



Cuisinier, aide-soignant, engagé volontaire dans l'armée russe, vous avez mené plusieurs vies... Comment êtes-vous venu à l'écriture ?

Je n'ai jamais voulu écrire. Je voulais devenir médecin, comme ma mère, et plusieurs de mes ancêtres du côté de mon père. J'ai travaillé avec ma mère à partir de quatorze ans comme infirmier. Je ne me considère pas comme un écrivain, mais comme quelqu'un qui a raté sa vraie vie. J'aurais pu apporter plus de bien comme médecin ! Quand quelqu'un a mal, je ne peux ni manger ni dormir... Je ne voulais pas être un mécanicien de la médecine – savoir comment les choses marchaient – mais être magicien, c'est-à-dire soigner. J'ai travaillé dans deux maternités, et très jeune, j'ai vu mourir des enfants, j'ai tenu dans mes bras

des bébés mort-nés. Mais un enfant perçoit autrement le tragique de la vie. Pour moi, depuis toujours, il est très important que les gens se sentent bien. Quand quelqu'un a mal, je ne peux ni manger ni dormir. J'aime les gens qui souffrent. Celui qui n'a jamais souffert n'est pas vivant, il n'a jamais senti son corps. Il est malade et ne le sait pas.

Que lisiez-vous, enfant ?

Mon premier livre a été une bible en slavon ancien – la langue dans laquelle j'ai appris à lire, aussi. Je passais une grande partie de mon temps avec mon arrière grand-mère, une femme profondément croyante. Elle avait presque quatre-vingt-cinq ans, et elle était aveugle de naissance, mais elle était ma seule lumière... C'est avec elle que j'ai appris à marcher – à prier, aussi. Je lui lisais sa bible (sur laquelle je dessinais beaucoup, puisqu'elle ne

pouvait pas s'en rendre compte), et au bout d'un moment j'en avais assez et je commençais à inventer toutes sortes d'histoires, ce qui lui plaisait. Mon univers, alors, se réduisait à elle, à mon chien et à la musique classique.

Comment êtes-vous venu à l'écriture ?

C'est à l'hôpital, dans l'armée, alors que j'étais fiévreux, que j'ai commencé à écrire dans un délire, à noter les noms de mes camarades soldats disparus. Ces quelques notes ont canalisé la fièvre dans la bonne direction... Même si aujourd'hui, dans l'écriture, je délire à froid : je ne bois pas, et je ne fume que des cigarettes...

« Un seul mot. Un seul. Ça peut sauver. Ça peut tout sauver », écrivez-vous... Cela a été votre cas ?

Cela m'a sauvé – pas l'écriture, mais le fait d'être conscient. Il y a des oiseaux qui chantent sans s'apercevoir qu'ils sont des oiseaux, moi je sais qui je suis. Je ne fais rien d'autre qu'écrire, mais ce n'est pas l'écriture au sens où l'entendent les Français. L'écriture, c'est le dépassement, l'abondance. Moi, c'est le contraire. Avant trente-cinq ans, tous les écrivains pensent que l'écriture donne un sens à leur vie. Mais la vérité, c'est que c'est la vie qui donne un sens à l'écriture. On bascule alors vers la prophétie, les visions.

Vous vous voyez comme un poète ?

Pas comme un poète maudit en tout cas. Ce serait une tautologie, puisque pour être poète, il faut se maudire soi-même. Il faut prendre sur soi tous les péchés du monde pour le rendre vivable. Quand vous lisez quelque chose qui vous touche au cœur, vous êtes suspendu, vous ne sentez plus vos pieds. C'est le moment que recherche le poète. Ma vie est l'exemple d'une réponse venue avant la question. J'aime surtout François Villon et Mallarmé. Rimbaud m'intéresse pour son projet de vie, parce qu'il est devenu un vrai prophète, un médiateur, après sa mort. Il a vu une fenêtre que personne n'avait vue avant lui, a réussi à montrer ce qu'il voyait depuis cette fenêtre, et à passer à travers la fenêtre et disparaître. Mais le vrai travail, c'est de voir la fenêtre, et de ne pas sauter.

Je ne me considère pas comme un écrivain mais comme quelqu'un qui a raté sa vie.

Vous dites aussi : « Trouver le ton de la vie. Le ton juste. Même pas un sens, non... Le ton... »

Oui. Le vrai ton, c'est dans les jours les plus noirs, rester léger. Parmi les mondes qui s'écroulent, rester léger. Parfois, je m'inflige des choses terribles juste pour écrire en blanc sur noir. Il faut que votre vie soit noire complètement pour que vous puissiez écrire et atteindre la vraie légèreté. C'est cela, la magie. Il faut être un peu mort, un peu au-delà du Styx, pour apercevoir le monde qui est derrière soi. Si je n'aimais pas les hommes, je les tuerais tous. Juste pour pouvoir regarder de l'autre côté. Pour suivre mon GPS du coeur. Ce n'est d'ailleurs pas la peine, puisque beaucoup de ceux que j'aime sont déjà morts.

Vous explorez conjointement une forme de crudité et de violence, dès la scène d'ouverture, et une tonalité élégiaque et tendre....

Celui qui a la sensibilité nécessaire verra le sentier lumineux dans mon livre. Celui qui ne l'a pas se sentira agressé... Moi-même, je vois tout, tout le temps – ce qui n'est pas une façon très simple de vivre. Si vous êtes sensible à la fragilité, cela veut dire que vous êtes fragile. Si vous commencez à vous protéger, vous ne sentez plus rien. Il faut être très agile pour sentir la douleur mais ne pas mourir. Je sens la douleur, et je vis avec elle.

Pourquoi être passé à la langue française ?

Parce que c'est un masque. Ma langue maternelle, il ne m'est plus possible de la sentir. Mes flèches en russe sont aussi tordues qu'en français : mon russe est tout aussi bizarre que mon français, croyez-moi ! Mais ce qui m'intéresse, c'est la faille entre mon français

et celui des autres. Mon lecteur sent son propre français qui vibre. J'inquiète votre français et cela me plaît.

Qui sont les auteurs français qui vous ont nourri ?

Rabelais, Molière. Je ne peux pas dire Proust, qui est une montagne trop immense. Je n'ai jamais lu Céline, même si l'on me dit que j'ai quelque chose de commun avec lui. J'aime beaucoup les écrivains mineurs, et les moralistes, ceux qui savent résumer en peu de mots un instant insaisissable, comme Joseph Joubert, Chamfort, Lichtenberg.

Vous cultivez d'ailleurs les aphorismes et, en ce sens, une langue empreinte de classicisme...

Vous avez raison. On me dit que je suis moderne, mais ce qui est profondément vrai, c'est mon classicisme... Parce qu'il faut ressentir, et non inventer. Quand on est en paix avec soi-même, les choses viennent à vous, comme les chiens et les chats. Ce n'est pas la peine de hurler, il suffit de tendre de la main... Or, ce geste est très travaillé, et depuis des générations. À quatorze ans j'avais lu presque toute la littérature. J'ai commencé par les grands classiques grecs et latins. Tacite, Flavius Josèphe sont mes grands maîtres, en quelque sorte. Et chez les Russes, Dostoïevski, Gogol, Nikolai Leskov et Chalamov.

Repas de morts est aussi un roman sur le destin d'un écrivain...

Plutôt sur le fait que chaque être doit avoir un destin. S'il n'en a pas, il doit l'inventer pour devenir vivant. Jusqu'à sauter dans le vide s'il le faut. Dans l'écriture, je suis très radical. Il faut penser à ceux qui viendront après vous. Si vous n'avez pas la force d'al-

ler vers la perfection, le plus important est de savoir que pour l'atteindre, il existe seulement des routes escarpées. Si vous mourez en chemin, peut-être d'autres auront-ils la force d'aller un peu plus loin.

« Je n'écris pas un livre mystique », dit votre narrateur... Pourtant, on sent dans votre livre la recherche d'une forme de grâce...

Bien sûr. Pascal m'a toujours impressionné – quelques pages suffisent. La grâce, c'est la vie elle-même, la magie sans cruauté.

Avez-vous des projets en cours ?

Je travaille actuellement sur un texte qui ne sera jamais publié parce qu'il est trop radical... Récemment, j'ai traduit en français des lettres d'Ivan le Terrible qui paraîtront en 2012. C'est un immense écrivain ! Un prophète criminel, mais un criminel à la recherche de l'innocence, ce qui est très rare. Toute sa vie n'a été qu'une recherche de la grâce qu'il a perdue – ou n'a peut-être jamais eue. J'ai parfois l'impression de lire les lettres que pourraient écrire des personnages de Dostoïevski... •

1968 Naissance à Samara.

1982 Il devient aide-soignant dans une maternité.

1998 Il s'installe à Paris.

2002 Son premier roman, *Le Syndrome de Fritz*, censuré par son éditeur, obtient le Booker prize russe.

2005 *Svinoburg*, premier roman traduit en français (Seuil).

2008 Écrit son premier texte en langue française, *Furioso* (MF Editions).